

Formé à l'acrobatie dès son plus jeune âge, poursuivant cette voie de 1987 à 1997, **Hamid El Kabouss** s'oriente ensuite vers le hip-hop qu'il pratique très vite en compétition. Afin d'élargir sa pratique et son langage gestuel, il suit des cours à l'École de danse contemporaine Véronique Honeggere. Fort de plusieurs expériences, il fonde sa première compagnie en 2002, Salama, qui connaîtra un grand succès national et international jusqu'en 2006 quand, poussé par l'expérimentation et curieux de toutes les formes artistiques qui pourraient s'offrir à lui, Hamid El Kabouss quitte sa Casablanca natale pour s'installer à Montpellier. En 2007, il est primé dans la catégorie free-style à Montpellier, en 2008 à deux reprises en break-dance à Marseille et à Montpellier, en 2009 et 2011 deux fois premier prix en house-dance à Marseille et à Casablanca. Voulant partager ses connaissances chorégraphiques et poursuivre ses recherches d'un langage artistique protéiforme ne s'appliquant pas seulement à la danse, il crée sa seconde compagnie, MIM.H mêlant différentes méthodes et recherches techniques, en introduisant la notion de mouvements multidimensionnels. Au sein de celle-ci ses œuvres explorent aussi bien l'univers sonore, la musique, la peinture que la sculpture ou le théâtre. S'inspirant de son parcours personnel et de ses émotions de "migrant", il crée *Sauce*, premier volet d'un triptyque – *Sauce*, *Hachia*, *Va, vis et deviens* – et livre une représentation de la société contemporaine marquée par l'intégration et l'exclusion, par ses préjugés mais aussi ses partages. Passionné de musique et d'interdisciplinarité, il monte la chorégraphie de *La Boîte à joujoux* de Claude Debussy, crée *Barock*, une pièce pour 20 danseurs avec l'Orchestre national de Montpellier, et présente en 2017 *Les Quatre saisons*, clin d'œil évident et hommage poétique à Vivaldi.

Prochainement au T4S

JEUDI 4 AVRIL À 20H15

¿ QUE VOLA ? \ JAZZ

Fidel Fourneyron – Ensemble cubain

MARDI 9 AVRIL À 20H15

PEPLUM \ JAZZ

Fantazio – Théo Ceccaldi

GLOWING LIFE \ JAZZ

Sylvaine Héлары

MERCREDI 10 AVRIL À 20H15

THREE DAYS OF FOREST \ JAZZ
NOX.3 & LINDA OLÁH \ JAZZ

Compagnie MIM.H / Coproduction : Théâtre Jean Vilar – Montpellier, Le Cratère scène nationale d'Alès, le Théâtre des Quatre saisons / Avec le soutien du Festival Montpellier Danse. Soutien financier de la Drac Occitanie, de la Région Occitanie et de la Ville de Montpellier.



Héritage

HAMID EL KABOUSS
COMPAGNIE MIM.H



ville de **gradignan**



Avec le soutien du Chalet lyrique, hôtel 3 étoiles à Gradignan

Conversation avec Hamid El Kabouss

Chorégraphie
Hamid El Kabouss
Avec
Hamid El Kabouss
Gabriel Avila
Alfredo Morales
Marine Larat
Trompette
Pierre Dutot
Musique
Ibrahim Maalouf

JEREMY TRISTAN GADRAS : Vous êtes danseur, chorégraphe et vous avez commencé votre carrière en tant qu'acrobate avant de passer à la danse hip-hop en compétition. Vous avez créé une première compagnie, Salama, et en 2009 votre seconde compagnie MIM.H. Pourriez-vous nous parler de l'origine de cette dernière ? Qu'est-ce qui vous a amené à passer du hip-hop compétitif au métier de chorégraphe et de directeur d'une compagnie de danse ?

HAMID EL KABOUSS : J'ai créé cette compagnie pour continuer à dire et raconter des choses personnelles et des faits de société en dehors de l'esprit et du monde de la compétition. Pour suivre cet objectif, nous explorons plusieurs territoires à la lisière de la danse contemporaine et d'autres médiums artistiques. Nous centrons notre travail sur l'humain, le vivre ensemble, aussi bien dans nos créations que dans des actions pédagogiques extérieures et des ateliers pour tout public.

Je ne voulais pas rester dans un style bien précis, exclusivement dans le hip-hop, parce que selon moi cette danse est une discipline, une pensée et une philosophie qui s'est inspirée de toutes les danses et cultures qui existaient avant son apparition. D'ailleurs, pour mes créations je m'enrichis de plusieurs disciplines comme la capoeira, la danse contemporaine, le mime, le cirque ou encore le théâtre. J'essaie de relier l'esthétique du hip-hop à tout cela et c'est réellement la démarche principale de ma compagnie. Nous ne restons pas figés sur un seul style pour nous ouvrir à tout. Ça nous fait avancer et par là même notre discipline ne se cristallise pas, elle reste mouvante !

Vous parlez également d'un concept que vous avez inventé, "pousse la table". Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur ce concept ou cette méthode ?

L'histoire remonte à plusieurs années ! Plus jeune, j'ai rencontré des problèmes de logement et j'ai habité en colocation avec un ami pendant plusieurs années. L'appartement était très étroit et j'avais malgré tout cette envie de danser dans cet espace de contrainte. Je poussais la table et les meubles pour libérer un espace de danse et pour enfin danser en m'amusant dans un petit mètre carré. Par la suite, l'idée m'est venue d'inviter d'autres amis à danser dans cet espace. Ce concept est né aussi simplement ! C'est plus tard que j'ai décidé de pousser le concept un peu plus loin, en en faisant une manière de danser et une façon de former des danseurs. Cet espace restreint, ce "pousse la table", les incite à trouver une esthétique propre en improvisant à partir d'un simple espace et d'un simple geste, pour enfin trouver son mouvement et son langage corporel. On improvise aussi sur un son, une musique, des mots ou encore des œuvres d'art multiples : de la peinture à la sculpture par exemple. C'est une forme de méthode de danse contemporaine pour amener des danseurs de hip-hop à sortir de leur espace de *battle* et de compétition !

Dans cette création, Héritage, il est justement question de transmission, d'influence, peut-être même de différents patrimoines artistiques. S'il y a des gestes hip-hop, des articulations et des mouvements propres à ce style, on perçoit aussi des références au classique, au moderne ou encore à la danse contemporaine ?

C'est l'héritage de toute la culture chorégraphique passée et présente, mais pas seulement. C'est aussi un héritage qui touche à toute forme d'art et dont l'influence et les inspirations viennent aussi de plusieurs œuvres d'art : une sorte de confluences entre médiums artistiques. Pour *Héritage* je me suis appuyé sur des tableaux d'artistes tels que *Le Fils de l'homme* de René Magritte, du *Cri* d'Edward Munch ou encore de l'œuvre *Narcisse* du Caravage. J'essaie d'amener ces références dans ma danse, d'en théâtraliser les gestes et de les développer

dans l'espace de la danse. Je leur donne un nouvel univers, une histoire en les faisant passer de la peinture à un mouvement et un geste corporel sur un plateau de théâtre. On retrouve également des références à d'autres formes de danses folkloriques, comme la danse libanaise, palestinienne ou syrienne : le dabkeh. Comme je le disais, je ne me fixe jamais sur une seule discipline ni ne me contente d'un seul univers. Ce travail est une palette d'influences, de cultures, où l'on trouverait plusieurs expressions et plusieurs langages artistiques et qui, ensemble, suivraient un fil conducteur, une narration du début jusqu'à la fin. Au début de la pièce, on voit des statues prendre vie, leurs gestes et leurs postures s'animent et deviennent des mouvements qui évoluent au fur et à mesure du récit. Les danseurs se libèrent d'un état statique, se libèrent d'un "conflit" lié à un héritage. Sans trop vous en dire... !

Vous convoquez aussi la musique d'Ibrahim Maalouf dans laquelle il est également question d'héritage : dans sa façon de jouer de la trompette, dans l'instrument même qu'il utilise et dans ses références à la musique du monde. Pourquoi ce trompettiste ?

C'est bien plus sa musique que le personnage qui m'a inspiré pour cette création. La trompette, également, car c'est un instrument à vent, de souffle ! Puisque l'on parle d'héritage, de quoi sommes-nous les héritiers exactement ? Si on respire, c'est que l'on est vivant et lorsque l'on meurt, on ne part avec rien puisque dès lors nous n'avons plus de souffle, plus de vie. L'héritage pour moi c'est le souffle ! C'est la continuité de quelque chose.

Si j'ai pris des musiques d'Ibrahim Maalouf, c'est aussi pour l'histoire avec son père, Nassim Maalouf, qui a conçu et réalisé une trompette à quatre pistons avec laquelle il enseigna la musique à son fils. Ibrahim Maalouf joue toujours avec cette trompette et perpétue son utilisation et l'image de son père. Cet instrument lui permet également de jouer plusieurs styles musicaux, dont des mélodies orientales ou orientalisantes. C'est d'ailleurs cette particularité qui m'a profondément intéressé : le style d'Ibrahim Maalouf ne peut être catégorisé, il est le fruit d'un métissage entre plusieurs origines musicales. Il vient de l'école classique, mais joue aussi du jazz, du rock, de la musique du monde et on ne sait jamais ce qu'il joue réellement. C'est ce qui fait son identité. Il a une sonorité orientale sur des bases académiques occidentales. C'est vraiment cette idée précise qui m'influence dans mes créations chorégraphiques : chercher une confluence de cultures. Sur scène, dans *Héritage*, il y a Pierre Dutot qui joue deux mélodies live inspirées d'Ibrahim Maalouf. Pierre Dutot est un grand trompettiste originaire de Bordeaux et qui est professeur au Conservatoire national supérieur de Musique et de Danse de Lyon. Il finit la pièce avec une berceuse, une musique plus classique. La musique de cette pièce se construit comme la danse que nous donnons à voir : par références et influences géographiques et temporelles croisées, mariées entre elles.

Avec vos précédentes pièces, vous travaillez beaucoup sur la reconnaissance de la danse hip-hop, en exploitant d'autres horizons comme vous venez de l'exprimer. Vous parlez aussi d'un parcours de migrant qui peut vous inspirer. Est-ce que c'est quelque chose qui vous tient à cœur, ce métissage artistique dans l'exil ou dans l'exploration d'autres contrées du monde ?

Bien sûr oui, dans le sens où la création même de cette compagnie est venue d'un vécu et d'une expérience personnelle : celle d'un étranger qui arrive sur un territoire qu'il ne connaît pas et qui découvre une société qui change, une société en constante mutation. Il essaie de s'intégrer et de comprendre ce nouveau pays, cette nouvelle société. C'était ma manière de m'intégrer : raconter mon histoire, car je ne savais pas où j'étais et si j'étais réellement intégré à cette culture ou non. Je ne sais pas si c'est une reconnaissance, mais pour moi c'est aussi une façon d'exister à travers la danse, à travers ma discipline et surtout à travers la culture en générale. Ce qui me fascine et me touche particulièrement dans la danse, c'est l'échange avec le public, mais aussi avec des horizons et cultures très différentes. C'est la transmission, le partage et tout cela en même temps qui nous font exister. La danse est tout cela à la fois.

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gadras, mars 2019.

Commençant ses études de danse au Conservatoire de Bordeaux, **Valérie Rivière** poursuit sa formation à l'École de la Princesse Grace, à Monte-Carlo, sous la direction de Marika Besobrasova, avant d'entrer à l'École Mudra de Maurice Béjart à Bruxelles pour s'y professionnaliser. C'est au cours de cette formation qu'elle découvre un attachement particulier pour l'écriture chorégraphique, mais également pour les recherches interdisciplinaires axées sur des démarches artistiques mêlant d'autres formes d'art et d'autres médiums. De retour à Bordeaux, elle fonde en 1987 avec Olivier Clément la compagnie Paul les Oiseaux qui, au cours de années, a acquis une reconnaissance nationale et internationale. Durant les premières années de la compagnie, poursuivant leurs recherches esthétiques et faisant de la compagnie un réel laboratoire d'expérimentation, ils apprennent à désapprendre afin de trouver leur propre langage et propre vocabulaire chorégraphique. Fort d'un travail virtuose, intense et poétique, Valérie Rivière porte dès lors une plus grande attention au sensible, à l'émotion et à l'importance du geste et de ses significations. Passionné par les arts plastiques, Paul les Oiseaux – dont le nom n'est autre que la traduction de Paolo Uccello, peintre du Quattrocento italien et génie de la perspective – interroge d'autres médiums artistiques pour enrichir sa palette chorégraphique. Ainsi, la compagnie fait de plus en plus appel aux mots, à la poésie, la littérature et la peinture, ceux de Timothée de Fombelle, d'Emily Dickinson, de Richard Brautigan, de Werner Lambersy, de Michel Houellebecq, ainsi que des références et hommages à la peinture, de Balthus à Douanier Rousseau. Depuis plusieurs années, la compagnie intervient aussi auprès de publics empêchés, au sein notamment d'établissements hospitaliers pour personnes âgées dépendantes. Ces projets participatifs donnent lieu à des formes chorégraphiques et à des objets filmiques singuliers fictionnels ou documentaires.

Prochainement au T4S

JEUDI 4 AVRIL À 20H15

QUE VOLA ? \ JAZZ

Fidel Fourneyron – Ensemble cubain

MARDI 9 AVRIL À 20H15

PEPLUM \ JAZZ

Fantazio – Théo Ceccaldi

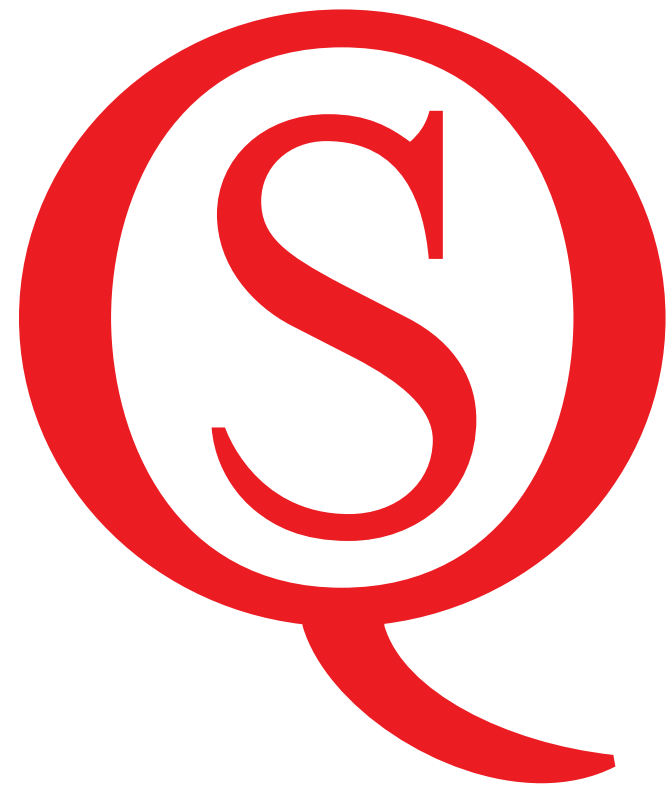
GLOWING LIFE \ JAZZ

Sylvaine Héлары

MERCREDI 10 AVRIL À 20H15

THREE DAYS OF FOREST \ JAZZ
NOX.3 & LINDA OLAH \ JAZZ

Coproduction : Théâtre l'Olympia ARCACHON (33), Théâtre des Quatre Saisons, Scène conventionnée, L'Odyssée – Scène conventionnée PÉRIGUEUX (24), IDDAC, Fond d'Aide à la Création de la Ville de Bordeaux. / Avec le soutien de : Le Cuvier de Feydeau – ARTI-GUES-PRÈS- BORDEAUX (33). / Partenaires de la Compagnie : Région Nouvelle Aquitaine, Conseil Départemental, Ville de Bordeaux, DRAC, OARA.



No Man's Land

VALÉRIE RIVIÈRE

COMPAGNIE PAUL LES OISEAUX

LABELLE



ville de **gradignan**



Avec le soutien du Chalet
lyrique, hôtel 3 étoiles à
Gradignan

Conversation avec Valérie Rivière

Conception &
Chorégraphie

Valérie Rivière

Avec

Maureen Mouttou

Robin Fabre Elissalde

Création musicale

Labelle

Création lumière

Éric Blossé

Régie

Fabrice Barbotin

JEREMY TRISTAN GADRAS : Vous êtes danseuse, chorégraphe et fondatrice de la compagnie Paul les Oiseaux avec laquelle vous développez un langage chorégraphique au carrefour d'autres médiums artistiques, avec un souci particulier pour la scénographie. Le nom de la compagnie fait d'ailleurs référence au peintre Paolo Uccello. Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur cette compagnie et sur cette référence au peintre ?

VALÉRIE RIVIÈRE : Pour le nom de notre compagnie, nous avons simplement traduit le nom du peintre italien en français. Dans les années 80, beaucoup de compagnies choisissaient de ne pas mettre en exergue le nom de leur créateur : le Groupe Émile Dubois par exemple, fondé par Jean-Claude Gallota. Nombreuses sont les compagnies qui ont ainsi émergé, portant d'autre nom que celui de leur fondateur. Pour nous, "Paul les Oiseaux" avait une dimension poétique et ne laissait pas présager du rôle de chacun dans la compagnie. Et puis, nous avons toujours eu un intérêt pour la peinture. Il y a quelque chose de fort chez ce peintre : la perspective. À bien observer, ses tableaux – ses scènes de bataille, comment il y place les personnages au sol, les corps dans les armures et sur les chevaux –, on découvre une relation à la perspective très puissante et qui a été très inspirante pour les débuts de notre carrière. Nous aurions très bien pu prendre d'autres noms de peintres : Balthus aussi que j'aime beaucoup ! La peinture est d'ailleurs très présente dans mon travail !

À l'origine de cette compagnie, nous étions deux : Olivier Clément et moi-même. Olivier est parti assez rapidement de la compagnie. Au tout début, nous ne pensions pas créer une compagnie, nous avons monté une pièce qui a tout de suite fonctionné. C'était surtout d'un point de vue administratif et logistique qu'il nous a fallu créer une compagnie ! À 20 ans, créer une compagnie ne constituait pas vraiment un plan de carrière ! Nous avons suivi une espèce d'énergie qui a fait que les choses se sont mises en place, sans les penser !

Cette création *No man's Land*, est une reprise d'une ancienne pièce que vous aviez montée en 2001. Vous dites ne jamais avoir éprouvé l'envie de remonter une de vos créations précédentes. Pourquoi celle-ci fait exception ? Pourquoi la réactualiser aujourd'hui précisément ?

Effectivement, j'ai toujours pensé aller de l'avant ! Cette pièce est arrivée à un moment particulier de ma carrière. À l'époque, je me suis retrouvée devant les informations, chose que je ne faisais pas habituellement ! Une information m'a beaucoup marquée et choquée : on découvrirait un camion réfrigéré, qui en fait ne l'était pas, contenant plus de 50 migrants morts. Ça m'avait énormément blessée et je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose. J'ai donc commencé à écrire *No Man's Land*. Je voulais écrire une pièce pour les migrants, que l'on appelait "clandestins". Cette pièce a rencontré beaucoup de succès et nous avons tourné dans plusieurs pays. Plusieurs années après, le même processus s'est reproduit et je me suis retrouvée devant une actualité tout aussi abominable : le monde découvrirait le corps mort d'un enfant, face contre sable dans un petit pull rouge. Un enfant migrant qui n'avait pas survécu et qui s'était noyé. Comment, presque 20 après, je pouvais encore témoigner de cela ? Qu'est-ce qui avait changé depuis ? Qu'est-ce qui avait avancé ? Où en étions-nous de ces problématiques ? De ce que j'en vois, je peux dire que tout s'est aggravé. J'ai donc décidé de tout remettre en œuvre pour réactualiser cette pièce.

Ce ne sont plus les mêmes interprètes sur le plateau et l'univers musical a changé. En plus du duo de danseurs, vous avez convié le musicien Labelle.

Pour la première pièce, j'avais pris le premier album solo de Manu Chao, *Clandestino*. Vingt ans après, ce n'était plus envisageable puisque cette musique s'était usée sur toutes les terrasses de cafés d'Europe ! Je me suis dit qu'il fallait une nouvelle création sonore, une nouvelle identité musicale pour *No Man's Land*. Par chance, j'ai rencontré un musicien, Labelle, qui est également compositeur. Il est aux confluences migratoires de la musique : africaine, indienne, sa musique se situe à tous les endroits de l'océan Indien. Il vit à l'Île de la Réunion et travaille avec beaucoup d'artistes de cultures différentes. Je suis allée à sa rencontre et nous avons décidé de réécrire cette pièce musicale ensemble qui, à l'époque, durait 25 minutes, pour 50 aujourd'hui ! J'ai rencontré Labelle dans des circonstances un peu particulières. Lorsque l'ancien directeur de l'Office artistique de la Région Aquitaine est décédé, Serge Trouillé, une cérémonie commémorative a eu lieu et c'est l'artiste Labelle qui est venu jouer. Ce jour-là, j'étais présente et lorsque j'ai entendu cette musique, je me suis dit que c'était un dernier coup de Serge : il nous avait réunis pour qu'on travaille ensemble !

La tragédie des migrants questionne et affecte de nombreuses consciences. Dans le milieu des arts, on songe à l'exposition milanaise *Terra inquieta* de 2017, où il était question de cette actualité et où Adel Abdessemed proposait son œuvre *Hope* (2012) : une immense barque de fortune remplie de sacs poubelle symbolisant des linceuls mortuaires de milliers de migrants. On pense aussi à la pièce de théâtre *Migraaants* de Matéi Visniec. Selon vous, le théâtre, la danse, la musique et les arts plastiques, peuvent-ils être des combats politiques et sensibiliser le monde sur certaines causes ?

Au mot politique, je préférerais celui d'humanité. Nous sommes faits avant tout de sensible, d'émotion, de ressenti et de vibration qui actionnent cette conscience : nous sommes tous des êtres humains et devons nous entraider.

Oui, je me bas à mon endroit, même s'il est tout petit. Aussi parce qu'au-delà de cette conscience, c'est l'amour universel qui est en jeu. C'est bien trop troublant de savoir que dans les mers où l'on va se baigner l'été, il y a des gens qui sont morts parce qu'ils voulaient un monde meilleur. C'est affreux et il faut en parler. Pour autant, je n'ai pas suivi de démarche journalistique. Je ressens avant tout les choses et me laisse absorber par elles, par ce qui est là, dans mon présent. Je me documente ensuite, car le ressenti ne suffit pas.

À titre d'exemple : plongée dans le noir, cette pièce s'ouvre avec la projection sonore d'un reportage sur des migrants arrivant sur une plage turque. Ils chantent en arabe et sont heureux d'arriver sains et saufs. Mais on entend la voix d'un garde-côte qui les prévient d'un danger imminent : ils sont sur des rails et un train manque de les écraser. De la vie à la mort en quelques secondes. Nous entrons dans le spectacle ainsi. C'est un vrai documentaire. Nous essayons par la suite d'amener le public vers autre chose. Nous ne sommes pas censés exclusivement nous rattacher à la réalité. Nous devons la dépasser pour aller vers autre chose. Les gens sont déjà suffisamment asphyxiés par une masse d'informations.

Dans *No Man's Land*, ce combat, plus poétique, passe par la danse et par une histoire d'amour ?

C'est une histoire d'amour, mais il y a un doute, laissé en suspens. Cela pourrait être un frère et une sœur, deux compagnons de route ou deux amants. Ce n'est jamais dit explicitement. D'ailleurs, je ne dis pas ouvertement que ce sont des migrants. Ce pourrait être des vagabonds ! Dans tous les cas, ce sont deux personnes éprises de liberté qui font des choix qui leur coûtent cher : ne plus rien avoir a un coût, métaphysique ou symbolique. C'est un choix qui fait souffrir, mais qui en même temps est assez impressionnant : ne plus avoir aucune attache, être juste libre. Cette pièce parle aussi de ça. Je pense que lorsque des migrants traversent les mers pour fuir – parce qu'ils sont en souffrance, qu'ils sont opprimés –, ils sont en même temps épris de liberté. Je pense qu'il y a un moteur de liberté qui les incite, les guide pour "gagner" l'autre rive et être enfin libres.

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gadras, mars 2019.